



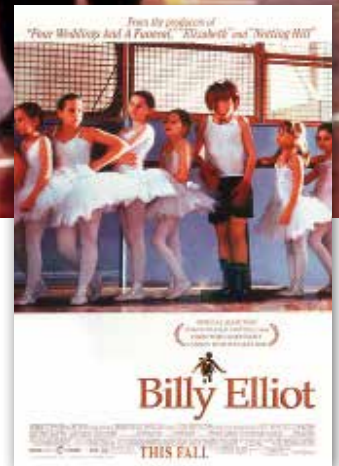
Genre
Comédie
dramatique

**Adapté pour
les niveaux**

À partir du cycle 3
(CM1-CM2) et
collège (6^e/5^e)

**Disciplines
concernées**

Histoire-géographie ·
EMC · Anglais



Un film de **Stephan Daldry**
Grande-Bretagne · 2000 · 1h50

1984, dans un village du nord-est de l'Angleterre, comté de Durham. Billy Elliot, inscrit dans un club de boxe, se découvre une passion pour la danse et suit des cours avec des jeunes filles, à l'insu de sa famille. Son père et son frère aîné, mineurs en grève, sont engagés dans un rude combat contre la politique de Margaret Thatcher. La mère de Billy est décédée et sa grand-mère aurait aimé être danseuse professionnelle...

Producteurs Charles Brand, Greg Brenman, Jonathan Finn, Tessa Ross, David M. Thompson, Natascha Wharton **Scénario** Lee Hall — **Avec Jamie Bell** (Billy Elliot), **Julie Waters** (Mrs Wilkinson), **Gary Lewis** (Jackie Elliot, le père de Billy), **Jamie Draven** (Tony Elliot, le frère de Billy)...

Billy Elliot

Engouement garanti pour Billy, le garçon qui ne voulait pas faire de la boxe mais rêvait d'être danseur. Un récit initiatique musical réjouissant ou comment échapper à son destin de fils de mineur et comment s'affranchir des clichés garçons-filles.

Une comédie sociale britannique à hauteur d'enfant avec tous les bons ingrédients du genre. Un récit enlevé sur fond de crise, des personnages forts en gueule et attachants, une bande-son énergisante (*London Calling* de The Clash, *Cosmic Dancer* de T. Rex...), des numéros de danse qui entremêlent le classique, les claquettes et le boogie et enfin un petit héros bondissant incarné par le jeune danseur Jamie Bell, rôle pour lequel le futur acteur de Spielberg et de Eastwood reçut une pluie de récompenses. Sur le fond, le film offre de multiples pistes pédagogiques car il s'agit d'un récit d'émancipation à plusieurs entrées. Billy Elliot s'affranchit tout d'abord des stéréotypes de genre : il renonce à la boxe (le sport viril pratiqué depuis deux générations dans la famille) pour choisir la danse, considéré par son frère et son père comme, disent-ils, une activité « *de pédés* ». Il s'émancipe, dans le même temps, d'un destin de fils d'ouvrier de ville de province. Toutes

les classes sociales ne sont pas égales face aux activités artistiques. Pour un garçon, la danse classique est un autre monde, a fortiori pour un fils de mineur. Billy rejette également la violence qui l'entoure (affrontements entre les mineurs et la police, entre grévistes et « jaunes », entre le père et le frère aîné, agressivité verbale dans la famille) pour revendiquer le droit à l'harmonie, à la grâce de la danse. Pour réaliser son rêve, il devra tenir tête à un père aux valeurs traditionnelles et même se rebeller contre sa professeure de danse qui le fait travailler jusqu'à l'épuisement. Le cinéaste renverse le cliché de la danse qui serait réservée aux filles quitte à renforcer un autre cliché : les garçons sont « meilleurs » que les filles. On retrouvera des analyses plus développées sur les dimensions sociales et musicales dans de nombreux dossiers pédagogiques (cf. Références). ¶

En Angleterre dans les années 1980

TEMPS DE LA CAMÉRA, TEMPS DU RÉCIT, TEMPS DU SPÉC-TATEUR

Le film de Stephen Daldry date de 1999 (sorti en France le 19 mai 2000) mais le récit se situe en 1984, lors de la grande grève des mineurs au Royaume-Uni, avec une ellipse de 19 ans pour la séquence finale. Pour les élèves de 2022, le nom de Margaret Thatcher n'évoque sans doute plus grand chose, sauf si leurs aînés se souviennent de la chanson de Renaud *Miss Maggie*, écrite en 1985, dont la dernière phrase de chaque couplet égratignait la Première ministre et qui fut jugée scandaleuse en Angleterre. Dans la vidéo d'une émission conservée à l'INA (Effraction, 21 janvier 1986, ina.fr), le chanteur se justifiait ainsi : [...] « D'une femme au pouvoir, on attend peut-être une attitude plus humaine que d'un homme. Et si se trouve que si sa politique était menée par un homme dans une dictature quelconque, un État totalitaire, ce serait inacceptable. Mais venant d'une femme dirigeant une démocratie, c'est encore plus inacceptable. »

MARGARET THATCHER (1925-2013) : LA DAME DE FER [1]

Adulée et regrettée par beaucoup de Britanniques à qui elle a rendu un sentiment de fierté nationale, détestée et vilipendée par tous ceux qui voient en elle l'incarnation du libéralisme et de ses dérives, Margaret Thatcher, Première ministre conservateur (*tory*) de 1979 à 1990, fait sans aucun doute partie des personnages les plus importants et les plus controversés de la fin du XX^e siècle. Les conservateurs ayant gagné les élections en mai 1979, Margaret Thatcher rompt avec toutes les politiques menées depuis 1945 et met en place une politique néo-libérale. Dès le mois d'août 1980, elle régleme le droit de grève mais les difficultés qu'elle surmonte à ses débuts (regain d'agitation en Irlande et guerre des Malouines contre l'Argentine au printemps 1982) la font triomphalement réélire en 1983. Elle peut alors donner un nouvel élan à sa politique, bénéficiant de sa popularité pour triompher des syndicats, lors de la grande grève des mineurs de 1984-85.

L'ANGLETERRE THATCHÉRIENNE

Rejetant l'État-providence, Margaret Thatcher prône l'initiative individuelle et le profit, allège les impôts sur les hauts revenus et limite les dépenses publiques à partir de 1983. Les privatisations touchent un quart du secteur public (aéronautique, pétrole, informatique). De mars 1984 à mars 1985, se déroule l'une des plus longues grèves de l'histoire britannique, celle des mineurs. Cette grève massive a été menée par la *National Union of Mineworkers* (NUM, Union nationale des mineurs) [2] contre le projet du *National Coal Board*, l'administration

des charbonnages britanniques, qui a décidé de fermer une vingtaine de mines de charbon déficitaires et de supprimer 20 000 emplois, notamment dans le nord-est de l'Angleterre où se déroule l'action du film. Le mouvement, qui parvient à réunir 80 000 grévistes, se heurte pourtant à l'intransigeance de Margaret Thatcher ; le nombre de mineurs grévistes diminue à partir de novembre 1984, la fin de la grève est votée le 3 mars 1985. Aucune des revendications des mineurs n'a été satisfaite. Cet échec marquera durablement les régions minières. Le coût social de cette politique est désastreux (augmentation du chômage de 6,4 % en 1980 à 13,3 % en 1986) et accroît les inégalités sociales.

LE ROYAL BALLET DE LONDRES

Le scénariste du film Lee Hall dit s'être inspiré d'un roman d'Archibald J. Cronin, *Sous le regard des étoiles* (1939), dans lequel un fils de mineur voulait échapper à sa condition sociale en faisant des études. C'est par la danse que Billy Elliot va choisir un autre destin, qui l'amènera au sommet de son art. Le *Royal Ballet* est une compagnie de ballet britannique dont les infrastructures se trouvent au *Royal Opera House* [3] dans le quartier de Covent Garden. *The Royal Ballet*, fondé en 1931 par Ninette de Valois, est la plus grande des quatre compagnies de ballet internationales du Royaume-Uni. Le nom original de la compagnie était *Vic-Wells Ballet*, puis *Sadler's Wells Ballet*. Après avoir déménagé au *Royal Opera House* en 1946, la compagnie obtient une charte royale en 1956, se faisant par la même occasion rebaptiser *The Royal Ballet*. Le danseur qui incarne Billy Elliot adulte dans la scène finale du film est Adam Cooper [4], né le 22 juillet 1971, qui a commencé la danse à l'âge de cinq ans et le ballet à sept, à la *Jean Winkler School of Dance de Tooting*. Entré au *Royal Ballet* en 1989, il en sort premier danseur en 1997 et devient internationalement célèbre en 1995, en créant le rôle du cygne dans la version masculine du *Lac des cygnes* du chorégraphe contemporain Matthew Bourne, rôle qu'il reprend au cinéma en 2000.



Musique, cinéma et réalisme social dans les années 1990 - 2000

La capacité du cinéma anglais à renvoyer une image réaliste de la société fait partie d'une longue tradition qui remonte aux plus belles heures de son histoire : de **Il pleut toujours le dimanche** (Robert Hamer, 1947) aux films des années 1960-70 de la génération du Free Cinéma des *angry young men*, avec Karel Reisz (**Samedi soir et dimanche matin**, 1960) Tony Richardson (**La Solitude du coureur de fond**, 1962), Lindsay Anderson (**Le Prix d'un homme**, 1963) puis des années 40 à 90 avec Ken Loach (**Kes**, 1969 – **Family Life**, 1971 – **Raining Stones**, 1993 – **My Name is Joe**, 1998), Stephen Frears (**My Beautiful Laundrette**, 1985 – **The Van**, 1996) ou encore Mike Leigh ou Mike Newell (**Le Cheval venu de la mer**, 1993), tous ces films s'inscrivent dans une veine de compassion, sur les enfants notamment mais pas uniquement, qu'on peut faire remonter à Charles Dickens. Mais le regard qu'ils portent sur leurs personnages et les relations qu'ils entretiennent relève aussi d'une vision plus dure, d'une réalité de moins en moins supportable pour la classe ouvrière anglaise, un regard documentaire et politique. Ce qui est nouveau, à la fin

des années 90, c'est l'intégration d'une autre dimension importante de la culture anglaise, la musique, dans la structure même de la narration filmique. Deux films particulièrement révélateurs de ce courant sortent la même année (1997). **The Full Monty** [1] de Peter Cattaneo raconte l'aventure artistique d'un groupe de chômeurs de Sheffield, autrefois orgueil du Yorkshire, aujourd'hui ville sinistrée. Inspirés par le succès d'un spectacle donné par la troupe des Chippendales, ils vont délaissier leurs illusoire petits boulots pour essayer de (re)conquérir l'estime de leurs épouses, prêts à aller jusqu'au bout en s'exhibant entièrement nus, dans une chorégraphie touchante et pleine d'humour. **Les Virtuoses** [2] de Mark Herman retrace l'histoire des membres de la fanfare d'une petite ville minière, Grimlet, dont le chef Danny rêve de participer aux finales du championnat national des fanfares au *Royal Albert Hall*. L'inspiration est très proche de celle du film de Stephen Daldry. Ce que **Billy Elliot** a de singulier, c'est la magnifique intégration dans la bande sonore de la musique composée spécialement par Stephen Warbeck, à celles préexistantes (séquen-

ces de danse classique et surtout chansons qui exaltent l'émergence de la vocation de Billy). Les paroles des trois groupes de rock T. Rex, The Clash et The Jam figurent dans le dossier 240 de Collège au cinéma (cf. Références) ainsi qu'une analyse très précise des interactions entre les images et les sons, avec les phénomènes de hors champ ou de superpositions, notamment dans la séquence clé proposée dans ce ciné-dossier.



1



2

PORTRAIT

Stephen Daldry, metteur en scène(s) polyvalent

Né en 1960, Stephen Daldry s'intéresse très tôt au théâtre. Il poursuit son apprentissage au *Crucible Theatre* de Sheffield de 1985 à 1988, avant de se rendre à Londres, où il est récompensé d'un *Tony Award* en 1992 (pièces *Damned for despair* et *An Inspector calls*). À 32 ans, Stephen Daldry est nommé directeur artistique du *Royal Court Theatre*. Il passe au cinéma avec un court-métrage **Eight**, film sur la journée d'un fan de foot de huit ans, nommé aux BAFTA en 1999. **Billy Elliot**, son premier long métrage, est salué internationalement (plus de 40 prix internationaux), couronné Meilleur film aux BAFTA en 2001 et Daldry nommé aux Oscars la même année. En 2005, le film fera même l'objet d'une version théâtrale en comédie musicale, qui continuera sa

carrière en tournée dans de nombreux pays, avec des jeunes acteurs locaux. Alternant cinéma, théâtre et télévision selon la tradition anglaise – ce qui fait la richesse de la création culturelle britannique – il réalise des œuvres toujours très remarquées : en 2002, associé avec le scénariste David Hare, c'est l'adaptation américaine du roman *The Hours*, un portrait croisé de trois femmes du XX^e siècle, onze fois nominé aux BAFTA, neuf fois aux Oscars et récompensé entre autres par le Golden Globe du Meilleur film dramatique. En 2009, **The Reader**, toujours en collaboration avec son scénariste, évoque la rencontre d'un jeune adolescent avec une femme plus âgée et son éveil à la vie. Le rôle de cette dernière vaut à son interprète Kate Winslet l'Oscar de la Meilleure

actrice en 2009. En 2012, un nouveau drame sobre et émouvant, intitulé **Extrêmement fort et incroyablement près** plonge dans l'univers mystérieux d'un petit garçon ayant perdu son père dans les attentats du World Trade Center. Le cinéaste revient ainsi à l'un de ses thèmes de prédilection, à savoir le rapport d'un enfant au monde adulte, tout comme dans **Favelas** (2014) où deux garçons des bidonvilles de Rio trouvent un portefeuille au cours de leur inspection quotidienne de la décharge et voient leur vie changer à jamais. Mais son succès du moment, c'est la série **The Crown** qui, depuis 2016, « cartonne » à la télévision (6 saisons, 50 épisodes) et arrive en 2022 sur Netflix.

La structure narrative du film : un déroulement semi-chronologique

Ce récit d'apprentissage, naissance d'une vocation et affirmation de soi dans un milieu essentiellement masculin, entrecroise la lutte des mineurs et la découverte par Billy d'un autre univers artistique et social. Pour le scénariste, il s'agissait de « mettre ensemble ces deux extrêmes, le ballet et la mine, pour révéler les attitudes contradictoires face aux catégorisations sociales ».

Le synchronisme entre les deux environnements est total : lorsque le film démarre, la grève est déjà engagée depuis mars 1984 et l'audition positive de Billy se situe en mars 1985, au moment où les mineurs reprennent le travail. Billy est quasiment de toutes les scènes, et c'est par le filtre de son regard ou de sa présence que nous est montrée l'évolution de la grève. Le film progresse par l'évocation des différents moments qui scandent le

quotidien de Billy et procède parfois par des séquences de montage où le temps semble compressé pour montrer en quelques raccords les progrès de l'enfant ou parfois par des variations autour d'une même situation. Dans la succession des étapes narratives – la famille, la boxe, l'apprentissage puis l'entraînement, la découverte et le refus de la situation par le père, le refuge chez Mrs Wilkinson et chez Michael, les confrontations des mineurs avec la police, la vie affective entre absence maternelle et attirances sexuelles –, la perception de la durée s'avère parfois incertaine : une ellipse, juste signalée par le vêtement différent que porte Billy, la neige et les décorations de Noël, nous indique que plusieurs semaines se sont écoulées entre la révolte de Billy face à la réaction de son frère et de son père et la reprise du travail en cachette de

ce dernier pour financer une nouvelle audition de Billy au *Royal Ballet*. Deux actes poignants marquent ces moments, le fait de brûler le piano de la mère décédée pour se chauffer, et la confrontation du père avec le regard de son fils Tony quand ce dernier l'aperçoit dans le bus privé de ceux qui rentrent à la mine. Le montage met aussi parfois en parallèle les bouffées de rage que ressentent Billy et son père : à la giflette de Billy à sa professeure de danse répond le coup de poing de Jackie à son fils Tony. Mais l'ellipse la plus importante est celle que constitue la séquence finale du triomphe de Billy, lorsque, une dizaine d'années plus tard, les deux mineurs, assis dans la salle du Théâtre royal de Londres, à côté de Michael, le copain d'enfance devenu lui aussi ce qu'il portait en lui, assistent à l'envolée de Billy, magnifique cygne noir.

SÉQUENCE-CLÉ [00:06:38 - 00:12:33]

De la boxe à la danse, de la curiosité à l'intérêt

Intérieur jour, dans la salle d'entraînement, avec le ring au milieu. Plan de demi-ensemble. **[image 1]** Le coach annonce le partage de la salle avec le cours de danse de Mme Wilkinson, la salle de danse étant prêtée aux grévistes. Le piano arrive tandis que Billy monte sur le ring. Derrière le grillage du couloir, le père regarde la scène. Billy entame une danse autour de son adversaire **[image 2]** et se fait réprimander : « *C'est un combat d'homme à homme, pas un thé dansant* ». Distract par les encouragements de son

père, Billy est mis KO. Il regarde la réaction dépitée de celui-ci **[image 3]**.

L'entraîneur lui ordonne de rester travailler ses coups au sac et lui confie les clés pour la professeure de danse. Au son du piano, Billy joue en rythme avec le sac, regarde le travail des petites filles à la barre et veut donner les clés, ce que Mme Wilkinson remet à plus tard. Une petite fille, Debbie, lui propose de les rejoindre. Il refuse mais on découvre peu après en gros plan ses pieds en chaussures de boxe au milieu des chaussons roses **[image 4]**.

La professeure lui en prête une paire : « *Montre ce que tu sais faire* ».

Extérieur jour, dans la rue. Mme Wilkinson lui réclame le prix du cours et lui propose de revenir la semaine suivante : « *Ça t'a amusé, non ?* » **[image 5]**. On entend en musique extra-diégétique le démarrage de la bande originale du film *Top Hat*, puis arrive l'image (mentale ?) de Fred Astaire, dont sa grand-mère lui révèle qu'il était l'idole de sa mère, dansant au milieu de ses boys **[image 6]**.



1



2



3



4



5



6

Un film au masculin (et au féminin)

Billy Elliot, son père, son frère, les mineurs, la police. Le film de Stephen Daldry apparaît de prime abord comme un univers dominé largement par le masculin avec, au premier plan, une succession d'affrontements et de rapports de force. La boxe est l'emblème de cet univers viril et les gants de boxe transmis de père en fils sont vénérés comme des bijoux de famille.

Pour renverser cette impression initiale, on pourra développer une discussion sur les caractères des personnages féminins.

MRS WILKINSON [1]

La professeure de danse est, comme on peut s'y attendre, très exigeante avec ses élèves, autoritaire même. Mais elle est généreuse : elle accepte sans réserve Billy à son cours et fait tout pour qu'il réussisse. Elle exprime un caractère franc et même courageux, notamment quand elle affronte le frère et le père de Billy à leur domicile. Le fait qu'elle fume fait partie des clichés de l'époque (années 1980) pour signifier que c'est une femme de tête. Avec ce personnage, le cinéaste a pu vouloir casser les images traditionnelles de douceur et de grâce associées à la danse et plus largement aux femmes.

DEBBIE WILKINSON

Debbie, la fille de la professeure, apparaît de prime abord comme effacée. Dans les faits, il n'en est rien. Elle est intelligente, mature et entreprenante. Elle n'est pas dupe de la mésentente entre son père et sa mère et parle ouvertement de leur absence de vie sexuelle. Mais c'est surtout elle qui, initialement, invite Billy à rejoindre le cours et lui donne des arguments contre ses préjugés en affirmant que les danseurs hommes ne sont pas forcément homosexuels. Avec Michael, l'ami de Billy, Debbie est le personnage qui a le moins de préjugés. Elle tombe rapidement amoureuse de Billy et ne se gêne pas pour le lui faire comprendre : elle s'intéresse à lui (lui parle de sa mère décédée), elle lui caresse les cheveux [2], la joue, et lui propose même de « lui montrer sa zézette », ce que Billy refuse (« Non, c'est sympa »). À compter de cette séquence, Debbie disparaît du film. On pourra regretter que le seul personnage de petite fille à proprement parler ne soit pas plus

développé. Le film a été tourné en 1999, et comme dans la plupart des films jeunesse de cette époque, le héros masculin prend quasiment toute la place dans la narration. Le film donne même l'impression très claire que Billy, le garçon, est un génie et qu'en revanche les très nombreuses filles savent danser mais sans plus (elles sont sans cesse rabrouées par Mrs Wilkinson). Pourtant, elles dansent depuis plus longtemps que lui. À l'exception de Debbie, elles forment un groupe indifférencié, comme si elles n'avaient pas d'identité spécifique. **On pourra se livrer ici à un petit exercice critique de la représentation très valorisante du garçon et très peu valorisante des filles.** Les numéros de danse des filles sont inaboutis, ceux de Billy époustouflants. Ainsi le film renverse un cliché (la danse, c'est aussi pour les garçons) mais en renforce un autre (les garçons sont plus forts que les filles). On pourra, implicitement, expliquer l'insensibilité de Billy à l'égard de Debbie, comme l'expression d'une tendance homosexuelle qu'il refoule (contrairement à Michael qui l'assume). Billy n'est visiblement pas attiré par les filles (Debbie : « *Je ne te plais pas ?* »). Cela pourra faire l'objet d'une discussion. Le positionnement de Stephen Daldry sur ce point est à l'opposé du film **Joue-la comme Beckham** : dans le film de Gurinder Chadha, les craintes de la mère de l'héroïne sur l'homosexualité éventuelle de sa fille sont clairement rejetées alors que dans **Billy Elliot**, cette question n'est pas explicitement tranchée.

LA GRAND-MÈRE DE BILLY [3]

On comprend qu'il s'agit de la grand-mère maternelle de Billy. Elle n'a plus toute sa tête, elle s'égaré régulièrement, mais elle a des éclairs de lucidité. Notamment quand elle affirme qu'elle a failli être une danseuse professionnelle. Le cinéaste nous fait comprendre qu'elle n'a pas réussi à accomplir le même rêve que Billy. Sans doute pour des raisons sociales : elle n'en avait pas les moyens financiers ou bien sa famille ne l'a pas aidée. Quand le père de Billy lui assène qu'un « *garçon qui fait de la danse ce n'est pas normal* », la grand-mère prend la défense du garçon en supprimant tout distinguo entre

les filles et les garçons, l'important c'est la danse elle-même. Quand le facteur apporte la lettre annonçant la sélection de Billy à l'école du *Royal Opera*, c'est sa grand-mère qui guette l'arrivée du facteur. Car elle vibre littéralement du fait que son petit-fils réalise son propre rêve. La filiation est donc bien du côté des femmes : Billy hérite du talent de sa grand-mère et égare les gants de boxe de son grand-père.

LA MÈRE DE BILLY

Elle est décédée. On ne saura pas comment. Simplement, Billy affirme « *qu'elle l'aurait laissé faire* (de la danse) ». C'est donc une figure maternelle aimante, plus compréhensive et sensible aux activités artistiques (en l'occurrence à la danse, à la musique et au piano).

MARGARET THATCHER

La Première ministre est simplement évoquée par des informations. Elle n'est pas visible dans le film. Mais le cinéaste prend tout de même soin de nous rappeler qu'elle est la responsable de la dureté et de la violence de la répression des grèves. Un autre personnage qui permettra de retourner quelques clichés (douceur, discrétion, bienveillance...) souvent associés aux femmes.



1



2



3

Billy Elliot, un garçon parfait ?

Billy suscite spontanément la sympathie et l'admiration. **On pourra travailler sur les raisons pour lesquelles Billy a un tel charisme et chercher cependant à nuancer cette vision « idéale » en commentant les principales actions du personnage.**

Dès le générique, on assiste à une « danse » de Billy [image 1]. Il est énergique. La musique est entraînante. Le personnage exprime un certain appétit de la vie dans une chambre à la tapisserie fleurie. En un mot, il est libre.

Scène suivante, il prépare son petit déjeuner avec entrain. À 11 ans, il n'a pas besoin de quelqu'un pour se faire à manger, c'est un signe de maturité (même si l'on comprendra plus tard que sa mère est décédée et que son père étant mineur, il a dû partir tôt, même en tant que gréviste).

C'est ce qui est confirmé dans le plan suivant : Billy Elliot part à la recherche de sa grand-mère qui n'a plus toute sa tête et qui s'est égarée. Il la raccompagne à la maison [image 2]. C'est le premier renversement de « normalité sociale » du film : ce n'est pas la grand-mère qui s'occupe du petit-fils mais l'inverse. Billy est donc responsable et attentionné. Billy n'est ni rancunier ni délateur : à son frère qui le frappe et lui lance « *Fuck off* », il répond « *Bon, bonne nuit* », il menace de dénoncer sa consommation de drogues mais ne le fait pas. Enfin pour parachèver cette introduction positive, on suit Billy avec sa grand-mère qui va sur la tombe de sa mère et nettoie des graffitis. Ainsi, le cinéaste suscite à la fois de la compassion pour le jeune garçon et une forme de respect (car il entretient et défend la mémoire de sa mère). Libre,

autonome, responsable, respectueux, attentionné, victime d'une injustice de la vie... En quelques minutes, le personnage est caractérisé de manière idéale. Nous sommes bien dans un cinéma britannique à l'efficacité narrative évidente avec une capacité à susciter immédiatement une empathie pour ses personnages.

Le cœur du film est évidemment la passion de Billy pour la danse. Une passion qui nourrit sa persévérance : il travaille sans relâche pendant les cours mais également devant sa glace chez lui. Il a clairement des prédispositions mais cela ne suffit pas. Mais c'est également sa façon bien à lui de danser qui suscite l'admiration. Car Billy qui suit des cours de danse classique semble improviser d'autres danses bien plus personnelles, comme si elles étaient en lui. Il exprime donc une double liberté : non seulement il suit des cours de danse qui sont habituellement destinées aux filles mais en plus sa façon de danser est quelque peu iconoclaste. On soulignera ici le fait que le cinéaste a pris soin de choisir un véritable enfant danseur. Jamie Bell suit des cours dès l'âge de 6 ans et se produit sur une scène de Londres (le *Queens Theatre*) à 12 ans. On pourra s'arrêter sur la manière dont les numéros de danse de Billy sont supportés par des musiques contemporaines et magnifiés par un montage trépidant.

Pour assouvir sa passion omniprésente, Billy va déroger à quelques règles et usages sociaux : il va voler un livre (de danse) et mentir de longues semaines à son père. On aura évidemment compris que tout cela est pour la bonne cause et



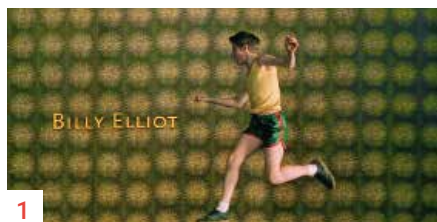
QUE RESSENTEZ-VOUS, QUAND VOUS DANSEZ ?

À cette question posée à la fin de son audition, Billy hésite et finit par répondre : « *Je me sens bien. Je disparaîs. Je disparaîs. Je sens un changement dans mon corps comme s'il était en feu. Je suis là. Je vole comme un oiseau, comme de l'électricité. Comme de l'électricité.* »

On pourra demander aux élèves de travailler sur le texte original anglais et de commenter cette réponse qui souligne la dimension sensorielle de la danse.

Quelles peuvent être les autres motivations de Billy Elliot ?

- Sa motivation profonde peut être liée à la perte de sa mère qui avait un goût pour la musique et la danse. L'acteur préféré de sa mère, c'était Fred Astaire, le roi de la comédie musicale. Billy veut ressembler à ce danseur génial pour être admiré par sa mère, d'où les numéros de claquettes. Le fait que son professeur de danse soit une femme (prête à le prendre dans ses bras) est plus réconfortant de ce point de vue que... les après-midis avec le corpulent manager de boxe.
- Sa motivation est également à dimension sociale. Par la danse, Billy comprend implicitement qu'il peut échapper à sa condition d'ouvrier modeste. Un milieu marqué comme on l'a vu par une violence physique, symbolique, verbale (due notamment au contexte tendu de la grève) et par une impasse économique (les mines de charbon vont fermer). Le fait que son père ne soit jamais allé à Londres est révélateur de l'étroitesse de sa vie. Jackie Elliot se rend d'ailleurs finalement à la capitale... grâce à son fils.
- Enfin le thème de l'homosexualité est sous-jacent tout au long du film. Billy choisit un art et un métier où sa sensibilité et son orientation sexuelle pourront plus facilement s'épanouir et seront mieux acceptés.



1



2



3



4

que ces « petits défauts » accentuent au contraire la sympathie suscitée par Billy qui se révèle entreprenant, débrouillard et transgressif. D'ailleurs, il n'hésite pas à faire un brin d'école buissonnière.

Billy est tolérant, il n'est pas choqué quand Michael s'habille en fille [image 3], simplement surpris et intrigué. Il respecte sa différence et partage son secret. Mais surtout, la principale qualité de Billy est le courage. Il est bien obligé in fine d'affronter son père dont le regard et le comportement sont terrorisants. Et il inverse à nouveau les rôles : c'est Billy qui est rationnel et son père buté : « *Il n'y a rien de mal à faire de la danse, c'est normal pour un garçon, il y a des danseurs qui ne sont pas homosexuels* » (avoir toujours à l'esprit que l'homophobie est omniprésente à cette époque et qu'une tendance homosexuelle est forcément méprisée socialement donc taboue ou refoulée). Mais le meilleur argument de Billy est son génie de la danse lui-même. La danse est son moyen d'expression

qui justement lui permet de convaincre enfin son père [image 4]. Billy est capable à la fois d'une certaine franchise, en particulier avec sa professeure de danse. Il peut même aller jusqu'à se rebeller, quand celle-ci l'épuise pendant un cours.

BILLY EST-IL POUR AUTANT PARFAIT ?

On ne saurait le dire. Sa passion est dévorante et lui fait oublier quelque peu « les autres », à l'exception de son ami Michael et de sa grand-mère. Comme on l'a vu, Billy ne s'intéresse pas aux autres danseuses [image 5]. Elles font comme partie du décor. Il ne commente pas, n'intervient pas dans la tragédie sociale que vivent son père et son frère. La danse prend toute la place, c'est encore un enfant, mais il a bien sous ses yeux la détresse des mineurs (qui pourtant organiseront une collecte pour financer son voyage à Londres). Le destin individuel de Billy semble bien plus prioritaire (y compris finalement pour le père) que le destin collectif des mineurs (et de leurs

familles). Et quand il part prendre son car à la fin du film, il répond du bout des lèvres à la petite voisine qui lui dit au revoir. Il est déjà happé par son destin londonien. **On pourra ici développer sur l'ambivalence de la passion : sa dimension émancipatrice et épanouissante, son rôle d'ascenseur social mais également sa facette exclusive qui peut conduire à une forme d'égoïsme.**

Enfin, on notera que la violence qui entoure Billy finit, malgré la danse, à le contaminer comme une maladie. Violence verbale à l'égard de sa professeure, vis-à-vis de laquelle il manque totalement de respect (pour tomber dans ses bras juste après [image 6]). Violence physique ensuite vis-à-vis du garçon après l'audition. Une violence qui ne sera pas sanctionnée (ni par l'institution, ni par le père), on pourra critiquer le cinéaste sur ce point car il induit ici un cliché masculin problématique : ce n'est pas si grave si un garçon se bat avec un autre garçon.



5



6

Trois milieux sociaux, trois modes de vie

Travailler avec les élèves sur ce qui caractérise chaque milieu social décrit dans le film :

- La famille ouvrière de Billy.
 - La famille bourgeoise de Mrs Wilkinson et de Debbie.
 - Les représentants de la haute société londonienne (école du *Royal Opera*).
- Cela peut être le point de départ d'une comparaison en anglais entre le langage familial voire vulgaire de la famille Elliot et le langage soutenu utilisé au *Royal Opera*.** On notera que pour son audition Billy est appelé par son vrai prénom William.

Les différences sociales se retrouvent également dans les activités extra-

scolaires. La famille bourgeoise a choisi la danse, la famille ouvrière la boxe. Les positions politiques sont également différentes : même licencié, le père de Debby soutient le choix politique de Margaret Thatcher. Enfin, le cinéaste semble nous indiquer que même si la famille Elliot fonctionne de manière violente (« *Shut up* » lance le père à sa belle-mère), les relations ont le mérite de la franchise (chacun dit ce qu'il pense, quitte à choquer) et in fine, l'affection est toujours là (le frère aîné crie « *I'll miss you* » à son frère quand le car part). Inversement, si les relations sont plus courtoises dans la famille bourgeoise,

Debbie explique qu'elle n'est pas dupe du fait que ses parents font chambre à part et que son père est incontinent. L'hypocrisie à l'intérieur du couple est bien là. Néanmoins quand Mrs Wilkinson retrouve son cours de danse, elle a le même franc-parler que les Elliot, c'est le moyen qu'elle a trouvé pour se défendre dans un univers masculin.



Des références pour aller plus loin



Bibliographie

Billy Elliot

· **Melvin Burgess**, *Billy Elliot*, Gallimard, Folio junior, Paris, 2001.

Melvin Burgess, écrivain britannique de littérature jeunesse, a « novellisé » le film de Stephen Daldry. Il a donc respecté le déroulement du film mais en y ajoutant un récit à la première personne, en suivant alternativement le point de vue de Billy puis de son père. Une bonne introduction avant la vision du film.

· **Sylvie Ayrat et Yves Raibaud**, *Pour en finir avec la fabrique des garçons. Vol. 2*, Maison des sciences de l'homme, Pessac, 2019.

Ce deuxième volume applique la réflexion sur la fabrique des garçons aux activités organisées en périphérie de l'école. Celles-ci participent fortement à la construction des identités sexuées et à leur bi-catégorisation, alignée le plus souvent sur les stéréotypes de genre.

Filmographie

· **Joue-la comme Beckham** Gurinder Chadha, Grande-Bretagne, 2002.

Le complément idéal à **Billy Elliot** puisque **Joue-la comme Beckham** raconte l'histoire d'une jeune britannique d'origine pakistanaise voulant jouer au football. Elle se heurte donc également aux stéréotypes

sexistes ainsi qu'aux préjugés de sa communauté.

Comme Billy, elle devra user de stratagèmes pour imposer sa passion. Ici, les relations avec le coach et avec le père constituent également les fils rouges du film et l'on retrouve le personnage de l'ami confident homosexuel.

· **Kes** de Ken Loach, Grande-Bretagne, 1969. Il y a clairement une filiation entre **Kes** et **Billy Elliot** ! Le héros de **Kes** se nomme Billy, comme lui il vit dans une petite ville minière du nord-est de l'Angleterre et ne s'entend pas bien avec son frère. Il va se découvrir une passion pour la fauconnerie et dresse un jeune oiseau qu'il baptise Kes. Il volera un livre de fauconnerie (comme Billy Elliot). La dimension sociale est ici plus marquée, comme dans toute l'œuvre du grand cinéaste Ken Loach (deux fois récompensé de la Palme d'or).

On peut également montrer des extraits de :

· **The Full Monty** de Peter Cattaneo, Grande-Bretagne, 1997. Nord de l'Angleterre, crise sidérurgique, années 1980. Deux chômeurs montent un spectacle de striptease au masculin. Le double lien avec **Billy Elliot** : la crise économique et le retournement des usages masculin/féminin.

· **Les Virtuoses** de Mark Herman, Grande-Bretagne, 1996. Nord de l'Angleterre, années 1990, des ouvriers qui se battent contre la fermeture de leur mine, préparent le championnat national des orchestres de cuivres (les *brass bands*). Encore un mélange habile de comédie et de drame social avec une dimension artistique.

· **Hope and Glory** de John Boorman, Grande-Bretagne, 1987. L'enfance du cinéaste pendant la Seconde Guerre mondiale. Une vision historique à hauteur d'enfant particulièrement savoureuse.

Ressources en ligne

Billy Elliot champion de danse... et de dossiers pédagogiques !

Collège au cinéma

· https://drive.google.com/file/d/1r1GwZdc6VKNxgrYP_uUzvmFz8wa-562s/view

De nombreuses pistes pédagogiques sur les chansons du film, de la documentation sur les grèves des mineurs, des références à la comédie musicale, des analyses de séquences.

Cinéfol 31

· <https://www.cineligue31.com/images/stories/dossiers-pedagogiques/DP-billyelliott.pdf>

Avec un séquenceur détaillé, des exercices d'anglais à partir des chansons du film. Des pistes pédagogiques centrées sur les aspects sociaux et sexistes du film.

Les grignoux

· <https://www.grignoux.be/fr/dpview?iddp=130>

- Choix individuel et contexte social
- Le contexte historique et social
- L'esthétique du film
- Une mise en scène contrastée

Zéro de conduite

· <https://www.zerodeconduite.net/film/billy-elliott>

Avec comme entrées principales : déconstruire des stéréotypes de genre dans l'Angleterre thatchérienne et étudier la socialisation.

Billy Elliot, la comédie musicale : le kit éducatif (en anglais)

· <http://www.billyelliottthemusical.com/global/pdf/BEedpack.zip>

Ciné-Dossiers

Dans ce volume :

· **Joue-la comme Beckham**

Dans le volume 1 – So British ! :

· **Kes**

· **Hope and Glory**

Ciné-dossier rédigé par

François Aymé,

commissaire général du Festival du film d'Histoire de Pessac et **Michèle Hédin**, membre du groupe pédagogique et du conseil d'administration du Festival.